

### **Emmanuel KANT, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique* (1798) : Pourquoi la douleur est première.**

Ce qui m'incite *immédiatement* (par les sens) à *abandonner* mon état (à sortir de lui) m'est désagréable – cela me cause douleur ; ce qui, de même, m'incite à le maintenir, m'est agréable : cela me réjouit. Or nous sommes irrésistiblement entraînés dans le fleuve du temps et dans le changement des sensations qui lui est associé. (...) On peut se demander ici si c'est la conscience de *quitter* l'état présent ou la perspective d'*entrer* dans l'état à venir qui éveille en nous l'impression de la réjouissance. Dans le premier cas, la réjouissance n'est rien d'autre que l'abolition d'une douleur, et chose négative ; dans le second, ce serait sensation anticipatrice d'un agrément, donc accroissement de l'état de plaisir, et par là chose positive. Mais on peut déjà deviner par avance que seule la première éventualité se produira, car le temps nous emporte du présent vers le futur (et non l'inverse), et que nous sommes avant tout contraints de sortir du présent, incertains de *celui* dans lequel nous allons entrer, sinon qu'il s'agit d'un tout autre présent, là seulement peut être la cause du sentiment agréable.

La réjouissance est le sentiment d'encouragement de la vie, la douleur celui d'une entrave à la vie. Or la vie (animale) est, comme les médecins l'ont déjà noté, un jeu continu de l'antagonisme de l'un et de l'autre.

Ainsi, *toute réjouissance doit être précédée de la douleur* ; la douleur est toujours première. (...)

La douleur est l'aiguillon de l'activité, et c'est en elle en tout premier lieu que nous avons le sentiment de notre vie ; sans elle, la léthargie s'installerait.

### **Emmanuel KANT, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique* (1798) : Pourquoi la satisfaction semble impossible**

Mais qu'en est-il de la satisfaction (*acquiescentia*) pendant l'existence ? Elle est inaccessible à l'homme, sous le rapport moral (satisfaction de soi-même dans une bonne conduite) comme sous le rapport pragmatique (satisfaction d'un bien-être que l'homme pense pouvoir se procurer par son habileté et par sa prudence). La nature a placé en lui la douleur comme un aiguillon inéluctable de son activité, pour qu'il progresse sans cesse vers un état meilleur ; même au dernier instant de la vie, la satisfaction quant à l'ultime période ne mérite ce nom que par référence (en partie au sort des autres, en partie à nous-mêmes) ; jamais elle n'est pure et totale. Etre (sous une forme absolue) satisfait dans la vie signifierait *repos* du désœuvrement et mise à l'arrêt des ressorts, ou bien engourdissement des sensations et de l'activité qui leur est liée. Or un tel état est aussi peu compatible avec la vie intellectuelle de l'homme que l'arrêt du cœur dans un organisme animal, arrêt inévitablement suivi de la mort, si (par la douleur) n'advient de nouvelle stimulation.

### **Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir* (1882) : Epicure, entre souffrance et contemplation**

*Epicure.* – Oui, je suis fier de sentir le caractère d'Epicure autrement, peut-être, que tout autre, et de savourer dans tout ce que j'entends et lis de lui le bonheur de l'après-midi de l'Antiquité : – je vois son œil contempler une vaste mer blanchâtre, par-dessus les rochers de la côte sur lequel repose le soleil pendant que des animaux petits et grands jouent dans sa lumière, sûrs et tranquilles comme cette lumière et cet œil lui-même. Seul un être continuellement souffrant a pu inventer un tel bonheur, le bonheur d'un œil face auquel la mer de l'existence s'est apaisée, et qui désormais ne peut plus se rassasier de contempler sa surface et cette peau marine chamarrée, délicate, frémissante : jamais auparavant il n'y eut une telle modestie de la volupté.

### **LUCRECE, *De la nature* (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) : Le bonheur du sage**

---

Douceur, lorsque les vents soulèvent la mer immense, d'observer du rivage le dur effort d'autrui, non que le tourment soit jamais un doux plaisir mais il nous plaît de voir à quoi nous échappons. Lors des grands combats de la guerre, il plaît aussi de regarder sans risque les armées dans les plaines.

Mais rien n'est plus doux que d'habiter les hauts lieux fortifiés solidement par le savoir des sages, temples de sérénité d'où l'on peut voir les autres errer sans trêve en bas, cherchant le chemin de la vie, rivalisant de talent, de gloire nobiliaire, s'efforçant nuit et jour par un labeur intense d'atteindre à l'opulence, au faite du pouvoir. Pitoiables esprits, cœurs aveugles des hommes ! Dans quelles ténèbres mortelles, quels dangers passe leur peu de vie ! Ne voient-ils l'évidence ? La nature en criant ne réclame rien d'autre sinon que la douleur soit éloignée du corps, que l'esprit jouisse de sensations heureuses, délivré des soucis et de crainte affranchi. Ainsi nous le voyons, bien peu de choses sont nécessaires à la nature corporelle et tout ce qui ôte la douleur peut aussi nous donner maintes délices en échange.

Il est parfois plus agréable, et la nature est satisfaite, (...) de pouvoir entre amis, couchés dans l'herbe tendre, auprès d'une rivière, sous les branches d'un grand arbre, choyer allégrement son corps à peu de frais, surtout quand le temps sourit et que la saison parsème de mille fleurs les prairies verdissantes.

### **LUCRECE, *De la nature* (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) : L'amour, archétype du désir vain**

---

De là vient l'espoir que l'origine de cette ardeur, le corps qui l'alluma, puisse en éteindre le brasier. Mais la nature proteste qu'il advient le contraire, et c'est bien le seul cas où plus nous possédons, plus notre cœur brûle d'un funeste désir. Nourriture et boisson absorbées par le corps peuvent y occuper certaines parties. Ainsi se comble aisément le désir d'eau et de pain. Mais d'un beau visage et d'un teint frais, rien ne pénètre pour réjouir le corps, hormis des simulacres ténus, espoirs souvent emportés par le vent, pauvrets ! Vois l'homme que la soif en son rêve dévore : pour éteindre ce feu, aucune eau n'est donnée, mais il recourt à des images, s'acharne en vain, mourant de soif au fond du torrent où il boit. Tels amants, jouets des images de Vénus : leurs yeux ne pouvant se rassasier d'admirer, leurs mains rien arracher aux membres délicats, ils errent incertains sur le corps tout entier.